

Frissons d'un détraqué

Filippo Palumbo

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palumbo, F. (2017). Frissons d'un détraqué. *Les écrits*, (149), 105–114.

FILIPPO PALUMBO

Frissons d'un détraqué

La pensée inattentive à la physiologie reste irrémédiablement fermée aux sources de l'esprit, cet instrument dont use l'homme pour se frayer un chemin entre santé et maladie – à travers la parole ou le chant.

ÉMILE CIORAN

Brusquement, une force le frappa dans la poitrine, au côté; son haleine se fit plus pressante, il tomba dans le trou, et là, au fond de ce trou, une lueur apparut.

LÉON TOLSTOÏ

Un matin, au bout de quelques semaines de dégringolade irrévocable, Ivan se réveilla en sueur, défait, agonisant, désespéré. D'un coup, il eut le sentiment que quelqu'un ou quelque chose, une force invincible et invisible, l'avait plongé dans un affreux sac noir, étroit, profond, scellé hermétiquement. Alors il se mit à gigoter, à frétiller comme un singe insensé et grotesque. Il se démenait spasmodiquement. Et plus il se démenait, plus le sac noir le propulsait en avant vers une horrible cavité ténébreuse qu'il craignait de ne pouvoir traverser. Puis, en un instant de lucidité surnaturelle, il comprit que ni la cavité ni le sac n'existaient réellement. Il les avait créés lui-même. Ils étaient le produit de ses habitudes mentales, de

ses fabulations narcissiques, de sa peur, de son égoïsme, de sa conviction schizoïde qu'il était en train de s'élever, de gravir la pente alors qu'il la dévalait de façon catastrophique et, non sans une certaine balourdise, cédait le gouvernail à un contre-vouloir meurtrier, dévastateur, soucieux de le détruire, de l'acculer à un échec terrifiant.

Il avait passé ses meilleures années à s'embouteiller, à s'étrangler, à s'automutuer, à bâillonner sa sensibilité effervescente, à la distraire d'elle-même, à l'occuper, à la meurtrir par les devoirs, les contraintes, les obligations. Il n'avait eu qu'un souci obsessionnel : être quelqu'un et non pas lui-même, devenir le symbole de la respectabilité sociale et non pas une personne vivante. Et maintenant retentissait en lui le vibrato sinistre d'une petite clochette froide, vide, inhumaine, comme un *gong* lugubre qui parlait de retournement salvateur, qui annonçait la fin de la mise en scène, l'anéantissement du royaume de l'artifice.

À mesure qu'il reprenait ses esprits, il devenait de plus en plus impatient. Pourquoi rafistoler ce qui s'était fracassé, dévissé, fracturé à jamais, se demandait-il ? Pour retrouver chaque jour le rythme monotone de l'éternel campement humain, de l'éternelle prison appelée travail, famille, amis, reconnaissance sociale ? Lorsque la jarre se brise et que la fragrance d'un nard précieux parfume la maison, à quoi bon se boucher les narines ? À présent, il ne lui restait qu'une solution. S'enfoncer aussi docilement que possible dans le malheur, se laisser guider par la puissance même qui l'emplissait d'horreur et qui lui soufflait à l'oreille que sa vie n'avait été rien d'autre qu'une farce lamentable, une errance, une agitation néfaste. Une impulsion impérieuse montait en lui comme une sève et l'emportait au large, au-delà des maisons du dehors, vers d'autres réalités – inconnues, incommensurables, hostiles – où

l'attendaient les explosifs soubresauts d'un corps en perpétuel tumulte, mais aussi des rêves, des délires et surtout le bonheur séditieux de n'être plus rien, ou alors presque rien, rien d'autre qu'une minuscule parcelle de protoplasme ondoyant dans les joyeuses extases du Néant.

Disparu le labyrinthe qui alimentait ses chimères! Disparus les rituels obsessifs qui furent sa nourriture et son malheur. Soudain, le vide. Mais un vide qui était plus plein que tous les pleins, plus réel que le reste, en tout cas infiniment mieux que ce qui porte communément le nom de réalité. Silence. Esseulement. Joie royale de ne plus devoir se faire remarquer, de ne plus avoir à répondre présent, à apparaître sur la scène du faux, de la fumisterie, du mensonge organisé. Aussitôt, Ivan sentit ses boyaux se détendre. Et un exquis mouvement d'abandon dilata sa poitrine comme une bulle de verre soufflé. Un changement brusque et inopiné s'opérait en lui, avec la rapidité de l'éclair. Son esprit, troublé par la peur et par toutes sortes de préoccupations, devenait maintenant taciturne, immobile. Sombrement cristallin, pur, lumineux. Dorénavant, il ne refuserait plus rien. Il ne chercherait plus à se battre contre lui-même ou à garder la tête au-dessus du remous. Plus de prise, plus de crainte. Il s'appêtait à laisser loin derrière lui quelque chose de brutal, de frénétique, de démesuré. Mais également quelque chose de tendre, mi-rêvé, mi-réel. Une fissure s'était ouverte. L'histoire personnelle faisait relâche. Elle se retirait brusquement, tombait en arrêt, en oubli, en extinction profonde. Et l'énormément désiré, l'unique désirable et véritablement nécessaire, allait bientôt s'installer à la place qu'avait toujours occupée son existence ordinaire.

Au cours des semaines suivantes, Ivan vécut chez lui en étranger absolu. Il ne participait plus aux activités quotidiennes, aux parties de cartes, aux repas domestiques ou aux réunions familiales. Il était lointain et impénétrable. Aussi glacé qu'un bloc de sélénite. Mais intérieurement il était vivace, aussi vivace et brasillant qu'un petit feu attisé à l'abri de la bourrasque. Aucune distraction ne savait l'entacher. Une puissante lumière éclairait son âme, déchirant le voile qui jusqu'alors avait masqué l'inconcevable. Il se tenait tapi dans son lit, distant, lunaire, absorbé, retranché à la façon d'une bête aux aguets ou d'un chaman pressé d'obtenir des contacts d'ordre expérimental avec l'invisible. Son désir ? Se perdre totalement, échapper à lui-même, pagayer dans les débordements de sa physiologie détraquée. Il ne songeait qu'à se laisser transporter *en intensité* vers d'autres climats, vers d'autres températures, par les eaux orageuses du système sensoriel ou les vagues remuantes de sa mémoire affective.

Enfermé derrière une invisible cloison de verre, éloigné et protégé contre toute forme d'agression, d'intrusion et d'embuscade, il s'exerçait inlassablement à ausculter la surface poreuse de son âme. Il se nourrissait de vibrations, de secousses, de pulsations : il jouissait de chacune d'elles. Et chacune d'elles lui apportait les confidences mystérieuses d'un *royaume sombre*. Il ne faisait que tressaillir, crier, hurler, recevoir des chocs, respirer, sentir voracement ses blessures. Parfois il pressait l'éponge de son passé de jeune garçon et il en faisait jaillir des souvenirs. Des souvenirs baignés de larmes, chargés de douleur et de trépidations délicates. Il se rappelait les pruneaux ridés et crus de son enfance. Leur saveur singulière lui inondait la bouche et provoquait un enchaînement d'émotions excessivement intenses, presque intolérables. Une *vie autre* coulait en lui quelque part dans les profondeurs de son système nerveux.

Ivan avait basculé de l'autre côté. Il était devenu le jeune garçon languissant dans la noirceur d'un passé immémorial, l'étincelle divine claquant des dents au milieu de la solitude de la grande ville, solitude qui nulle part ne pouvait être plus absolue, ni au fond de la mer, ni sous terre. Son arrogance sublime avait explosé en plein cœur des conventions qui le ligotaient. À présent, lorsqu'il s'adressait à son médecin ou à d'autres visiteurs, c'était sur un ton indifférent, impassible, parfois ironique, comme s'il n'attachait plus d'importance à personne. Désormais, il contemplait les hommes avec des regards distants, qui venaient de là-bas, du pays mystérieux où il avait élu domicile avec terreur mais avec allégresse. Devait-il encore s'intéresser à eux ? À ces petits chiens attachés à leur niche ? À ces pantins de chiffon placés sur les tréteaux de bois d'un drame sans remède ? Il les voyait danser, parler, crier, manigancer, s'imiter les uns les autres, se sucer réciproquement la moelle, s'abandonner avec tant de confiance à la tragicomédie du désir égoïste, de la lâcheté, du gaspillage d'énergies vitales, des jours vécus inutilement, des après-midis remplis d'efforts furieux à surnager, trimer, galérer pour obtenir un certificat, une identité, un avenir, ou mieux encore : le rêve inconsistant d'un avenir. Il restait là, parfaitement silencieux, dur, hostile, étranger comme quelqu'un qui aurait fait naufrage dans les glaces du Tibet ou qui se serait mis à vivre au milieu d'un froid insoutenable. Mais ses poings étaient serrés et il les pressait l'un contre l'autre, jointures contre jointures, pour exprimer l'excitation qui s'accumulait dans sa poitrine. Et pour souligner, non sans une certaine ironie, son irréversible appartenance à un ordre de choses différent, incommensurable, abyssal. Les feux de la rébellion brûlaient dans ses veines. Et le gratifiaient d'une révélation indéfectible : l'enfer c'est la vie, quand aucune porte ne s'ouvre sur l'invisible, quand rien ne permet de faciliter le

passage. Exultant, tandis que des larmes inondaient son visage, il se préparerait à sortir du monde au grand galop, tel une Iphigénie goethéenne attirée par les flammes du boucher sacrificiel.



Un frisson sinistre grimpa le long de chaque jambe, essaima autour des cuisses et rassembla ses forces hideuses à la base du nerf sciatique, envoyant ses néfastes piqûres saccager les vertèbres et le paysage lombaire. Puis, tel un lierre mortel, il s'enroula autour de la cervicale, la fit vibrer éperdument, redescendit ensuite vers les hanches, se mit à faire du dérapage à l'intérieur du diaphragme et, lancé en ondes séparées dans l'arrière-gorge, explosa en un hurlement démoniaque, saccadé, ininterrompu, proche de la folie. Pendant trois jours consécutifs, sans reprendre son souffle, Ivan continua à hurler désespérément, comme Jésus sur le Golgotha ou tel un Job moderne en proie à d'intolérables dépravations physiologiques. C'était un rapt. La fin de toute expérience connue. Un jeu fantastiquement ignoble, incongru, impitoyable. Mais également sensuel, fiévreux, séduisant. Aussi plein d'amour que les crocs d'un jaguar plantés dans la chair. Impossible de faire quoi que ce soit. Parce que ça n'avait rien à voir avec la justice des hommes. Quelque chose avait décidé d'exploser, de s'éparpiller, de se disperser çà et là, sans savoir exactement où. Comme un élan immémorial. Un flot inégalable de créativité furibonde. Les puissances de la vie s'en allaient par le cerveau et par les nerfs. Elles filaient à travers les couloirs et les suintantes colonnades de l'édifice en décomposition, faisant gicler de sombres éclaboussures dans l'eau peu profonde des viscères. L'écume les entourait tandis qu'elles bondissaient à toute

vitesse, meute agacée, remuante, intraitable, si compacte qu'on eût dit une seule créature. Elles n'en pouvaient plus du corps-geôle, le corps laminé par une existence de pacotille. Il fallait quitter! Retrouver l'ivresse du vagabondage! Percer une multitude de trous et de lézardes permettant de reprendre le chemin du grand dehors.



On vit sous le signe d'une lumière brûlante, monomaniacque, pulsion infinie qui fracasse les os du crâne et la pierre de nos certitudes. Cette lumière est là, mêlée à nos jours. Comme une excitation grandissante sous le sceau du secret. Parfois elle surgit d'une bibliothèque vitrée, d'un rideau violet ou d'un quai de gare. Irradiation corruptrice qui ne cesse de parasiter les choses et de contaminer sournoisement les âmes. Écume d'un royaume autre, étranger aux limitations terrestres. Au milieu de la banalité de notre existence, bouillonne une sédition fébrile issue des mille craquelures irrégulières que le temps a creusées dans les ruines de la civilisation. Et rien pour arrêter ce caprice de la nature. La raison n'a pas de poids. Et les conventions non plus. Comment un fêtu de paille saurait-il contenir une telle rage, un tel tourbillon ardent, inextinguible?

Nous sommes sans protection, assiégés et inondés par une orgie de corpuscules efflorescents, nomades, insaisissables. Flo-ttille joyeuse et tenace qui se dandine et se disperse çà et là à travers des contrées foncièrement vides, désertiques aussi impi-toyables que la glace. Le flot de la débauche se répand partout. Il se déverse à torrents dans le mascara, les pinces à épiler, les mallettes d'affaires, les cafés, les prisons, les banques, les mar-chés, les entrepôts, les coffres blindés, les hôtels particuliers, les commerces, les cimetières, les hospices d'incurables, le nid

familial où des créatures au cerveau solitaire se réchauffent à la flamme de leurs faux sentiments. Quelle charge explosive, dangereuse, désespérée ! C'est comme si une vitalité clandestine longtemps contenue atteignait son paroxysme et s'échappait, furieuse, des mâchoires de l'invisible, se renversant en colère, soif de dévastation, joie de l'anéantissement, désir d'infliger une humiliation cuisante à nos valeurs et à nos certitudes.

Les voies d'accès à l'autre monde sont devenues si étroites et si basses de plafond que les habitants de l'au-delà doivent se contorsionner et prendre un aspect terrifiant pour jeter un pont, parvenir jusqu'à nous, nous signaler leur présence, participer à notre vie. Ivan le savait. Tandis qu'il se promenait dans le soir obscur de la grande ville, les ruelles isolées lui semblaient toutes les dépositaires de secrets délirants, redoutables. Dans l'entrelacs des passages aveugles et des faibles luminaires, son œil aiguisé découvrait une foule de profils flous, désolés, incertains, chaos de poésie en attente, emprisonné dans le réseau de l'imagination. Un visage apparaissait soudain à la fenêtre, pareil à une torche attisée pour déchirer la noirceur. Puis, il s'évanouissait rapidement. Comme s'il en avait eu assez de contempler la vie des hommes et qu'il invitait les passants à le suivre, à filer vers d'autres horizons. Aussitôt il sursautait. Quelque chose l'avait touché, foudroyé, empli de terreur et de vénération. Quelque chose de semblable à un gigantesque mugissement derrière un mur de verre insonorisé ou au hurlement aigu d'une gorge privée de cordes vocales. Il lui fallait revenir, rentrer vite, se précipiter dans sa chambre et transformer cette démence hallucinatoire en un fleuve impétueux, en une extase d'encre, en un vortex de pattes de mouche frétilantes.

Chaque jour il lui fallait aller là-bas, s'enchaîner à son bureau. Quitter le centre froid d'une vie élégante, au plaisir

programmé, pour les ravins convulsifs d'une région barbare, escarpée, solitaire. Puis transcrire les vociférations et les clameurs démoniaques des têtes invisibles. Leur proposer une voie d'écoulement. Et cela, pendant des heures et des heures. C'était son *substitute for pistol and ball*. C'était pour ne pas devenir fou, pour ne pas devenir un chien enragé hurlant d'amertume et de désarroi. Son moi était un cosmos éclairé par des centaines de réverbères, envahi de formes et de simulacres mystérieux, une immense toile vivante tissée de pressentiments, de désordres, de changements de température, une caverne surpeuplée d'apparitions à la recherche d'une écoute amicale. Et quand le soleil sombrait avec un sanglot et que l'obscurité s'étendait par nappes sur tous les horizons, ridiculisant les fausses lueurs de la modernité, il se plaisait à tourner l'oreille vers cette milice secrète dont le murmure lui suggérait de s'évader, de déborder, de tonner, d'échapper à la claustration, d'éclater, de crépiter, de parvenir à la décharge.

Le peuple invisible ne demande pas grand-chose, simplement qu'on ne l'oublie pas, qu'on ne lui résiste pas. Et les récits suffisent à le faire vivre. Les récits sont des *carmina perpetua*, des «enchantelements sans fin» ayant une fonction thaumaturgique. Ce sont des réceptacles pour libérer, intercepter, envoûter, canaliser et puis assouvir, apaiser, mener à l'auto-consommation les énergies intensives qui jaillissent sans arrêt d'arrière-plans psychiques impénétrables. Ils procurent un exutoire à la vie clandestine qui trépigne dans nos viscères. Ils lui permettent de s'exprimer, de circuler librement parmi nous et de nous prendre, de nous enlever, de nous emplir d'une joie démente, de nous emporter au loin dans un roulis de frissons et de tressaillements fiévreux.

